

Le mois de février avait été plus froid que le mois de janvier, mais moins que le mois de décembre. Mars fut très-beau; le thermomètre monta une fois à 5° au-dessous de zéro R. Une autre fois, il descendit à 56°. Le terme moyen fut de 19°. Le 23, le dernier morceau de la provision de viande de renne fut mangé; on eut alors recours à la chair broyée que l'on tenait en réserve pour en faire du pémican.

Sur ces entrefaites, M. Franklin reçut un message du chef qui, après Akaïtcho, était le principal parmi les Tantsâhôt-Dinnis, ou Indiens Cuivre. Il se trouvait avec sa bande dans le territoire à l'ouest, compris entre le lac Marten occidental et le grand lac de l'Ours. Il offrait de pourvoir toute la troupe de viande sèche sur les bords du fleuve Copper-Mine, pourvu qu'on lui fournît des munitions et des marchandises. Il fut impossible de consentir à cette dernière partie de sa proposition, parce que l'on n'avait pas ce qu'il fallait pour le satisfaire. Cependant, M. Franklin lui fit dire que s'il voulait se trouver sur le passage de la troupe quand elle descendrait le fleuve, il lui remettrait des bons payables à un des comptoirs de la compagnie du Nord-Ouest. Les émissaires de ce chef assurèrent que l'on pouvait d'autant plus compter sur sa parole, qu'il était malade et désirait consulter le docteur.

C'étaient chaque jour de nouveaux embarras pour M. Franklin. Diverses particularités parvenues à sa connaissance, lui ayant fait suspecter la fidélité de ses interprètes, il les interrogea. Il parut que leurs entretiens avec les Indiens leur avaient inspiré des idées effrayantes sur l'entreprise qu'on allait tenter; elles augmentaient à mesure que le moment du départ approchait. En conséquence, ils avaient ouvertement manifesté leurs craintes et leur répugnance pour ce voyage, devant les Canadiens qui sont habitués à avoir la plus grande déférence pour l'opinion d'un interprète. Ce n'était pas tout, M. Franklin avait de fortes raisons de croire qu'ils avaient essayé d'arrêter les travaux des Indiens chasseurs, dans l'espoir que le manque de vivres au printemps terminerait tout d'un coup l'expédition. Saint-Germain, l'un de ces hommes, s'était surtout comporté d'une manière très-équivoque depuis son retour du fort Providence. Quand il fut questionné, il se défendit avec beaucoup d'adresse; toutefois il convint d'avoir dit au chef que les Anglais ne l'avaient pas traité d'une manière conforme à sa dignité, et l'avaient outragé en ne lui envoyant qu'une petite quantité de rum. Un homme aussi adroit que cet interprète pouvait faire beaucoup de mal, car il parlait avec facilité; et cependant, même en empoisonnant l'esprit des Indiens par

ses discours, il s'exprimait de manière à ne pas se compromettre s'ils venaient à répéter ce qu'il leur avait dit. Sans le secours de M. Wentzel qui comprenait parfaitement le langage des Tantsâ-hôt-Dinnis, on n'aurait pas pu savoir tout ce que l'on apprit.

Quoique M. Franklin fût bien convaincu de la perfidie de Saint-Germain, il ne pouvait se passer de ses services; il se borna donc à lui adresser une forte réprimande, et l'engageant à rentrer dans le devoir, il essaya de l'effrayer par la menace de l'envoyer en Angleterre pour y être jugé, si l'expédition manquait par sa faute. « Peu m'importe, repartit Saint-Germain, de perdre la vie en Angleterre, ou en vous accompagnant à la mer, car tout le monde y périra. » Toutefois, il fut ensuite plus circonspect dans sa conduite.

Comme la saison avançait, il devenait nécessaire de s'assurer, autant qu'on le pourrait, de la coopération d'Akaïtcho et de sa bande. On l'envoya chercher pour prendre avec lui les arrangements relatifs aux vivres et savoir s'il voudrait se joindre aux voyageurs dans leur excursion future. Il arriva le 28 mars. « Le lendemain, dit M. Franklin, j'eus une conférence avec lui. Je commençai par lui montrer les cartes et les dessins qui avaient été préparés pour être expédiés en Angleterre, et je lui expliquai nos projets. Il parut extrêmement

flatté de cette marque d'attention, et sa curiosité satisfaite, il me dit : « Quoique l'on ait fait courir pendant l'hiver toutes sortes de bruits absurdes sur les terrains stériles, je suis convaincu que ce que tu m'as raconté au fort Providence sur le but de l'expédition, est conforme à la vérité. » — Je lui exposai alors la nécessité de partir aussitôt que ce serait possible, afin de profiter du bref délai favorable à l'opération; j'ajoutai que pour cela il fallait avoir, d'avance, une bonne provision de vivre. « Tu as raisons, reprit-il, nous ferons les plus grands efforts, mes jeunes gens et moi, pour te contenter. Je t'accompagnerai jusqu'à l'embouchure du fleuve, et même si nous ne rencontrons pas d'Eskimaux à une certaine distance le long de la côte, je serai bien aise d'avoir une entrevue amicale avec ce peuple. Je te prie aussi, dans le cas où nous trouverons sur notre chemin des Thlingtchâ-Dinnis le long du fleuve, d'employer toute ton influence pour leur persuader de vivre en bonne intelligence avec ma tribu. » — Nous fûmes, comme on peut le penser, bien contents de voir que les sentimens de ce chef étaient si favorables à nos projets. Il partit, et nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre. »

Le 4 avril le reste des marchandises que M. Back était venu à bout de se procurer dans son pénible voyage au lac Athapaska, parvint à M. Franklin,

qui expédia le 17 deux Canadiens au fort Providence avec une caisse contenant les journaux des officiers, les cartes, les dessins et les observations. Le tout était adressé au secrétaire d'état au département des colonies. M. Franklin écrivit aussi au gouverneur du fort York pour le prier d'envoyer à la baie Wager, une goëlette chargée de vivres et d'habits pour les gens de l'expédition, dans le cas où ils réussiraient à atteindre à cette partie de la côte.

Le temps fut beau dans les premiers jours d'avril; le dégel découvrit la surface des rochers, et mit à nu les lichens qui les couvraient. Alors les rennes commencèrent à marcher vers le nord. Les Indiens crurent que le printemps avait déjà commencé; plusieurs quittèrent les bois, et tendirent leurs pièges sur le terrain nu près du fort. Cependant trois jours de froid vers le milieu du mois, firent évanouir des espérances trop promptement conçues; ils dirent qu'il fallait attendre une autre lune avant que la saison si désirée arrivât. Leur départ prématuré des bois les fit souffrir de la disette de vivres, et les habitans du fort Entreprise s'en ressentirent aussi. On ne recevait rien des chasseurs, les filets n'amenaient qu'une petite quantité de poisson, et la viande broyée que l'on avait l'intention de garder pour l'été, était presque entièrement consommée. Les repas étaient

toujours minces, et quelquefois les officiers n'en faisaient qu'un seul par jour.

Les familles indiennes qui s'étaient établies près du poste et qui consistaient principalement en femmes et enfans, étaient les plus malheureuses. « Je les avais souvent priées, dit M. Franklin, d'aller au camp d'Akaïtcho où elles étaient plus sûres de recevoir des secours; mais la plupart d'entre elles étaient malades ou infirmes, et ne se souciaient pas de nous quitter, parce que M. Richardson leur distribuait tous les jours des médicamens; elles aimaient mieux rester en place que supporter la fatigue de suivre les mouvemens d'un camp de chasseurs. Elles écartèrent la neige de l'emplacement où nous avions campé pendant l'automne, et se mirent à y chercher des os, des pieds de rennes, des morceaux de peau et d'autres débris. Quand nous les voyions mâcher des parcelles de peaux et broyer des os pour tâcher d'en extraire de la substance nutritive en les faisant bouillir, nous regrettions de ne pas pouvoir les soulager; nous ne pensions pas alors que nous serions réduits à la même extrémité, de ramasser avec empressement dans un tas d'ordures, les os que nous aurions jetés auparavant.

Dans les temps de disette on essaye par des divertissemens de faire oublier aux gens le mal qu'ils endurent; M. Franklin eut recours à ce

moyen. Il encouragea par son exemple l'usage d'un passe-temps que la localité avait fait inventer : c'était de descendre en traîneau les bords escarpés de la rivière que la neige couvrait. On glissait avec une rapidité extrême et l'on courait à une grande distance sur la surface de la rivière. Souvent les traîneaux versaient, ce qui occasionnait de grands éclats de rire ; un jour M. Franklin fut renversé de son siège et presque entièrement enterré dans la neige ; ce n'était qu'un petit mal ; mais une grosse Indienne, ayant passé avec son traîneau par-dessus son corps, froissa douloureusement son genou.

Le 21 on mesura la glace de la rivière, elle avait cinq pieds d'épaisseur ; le même jour, en plaçant les filets dans un lac voisin, l'on trouva que la glace était épaisse de six pieds et demi ; l'eau avait trente pieds de profondeur. M. Richardson ayant ouvert l'estomac de plusieurs poissons, les trouva remplis d'insectes qui vraisemblablement sont très-nombreux sous la glace pendant l'hiver.

Cependant les vivres devinrent un peu plus abondans, les rennes s'avancèrent vers le nord. Dans le commencement de mai le temps fut beau et chaud. Le 2 des espaces de terrain sablonneux voisins de la maison, furent débarrassés de neige ; le 7 les flancs des collines parurent à nu ; le 8 on vit une grosse mouche. Cette nouvelle intéressante

ne tarda pas à circuler et devint le sujet de la conversation. L'approche du printemps fut confirmée le 9 par l'apparition de plusieurs oiseaux aquatiques aux rapides. Ce même jour on envoya aux tentes des Indiens les femmes, les enfans et tous les hommes, à l'exception de quatre, afin de diminuer la quantité de vivres qu'il fallait transporter à la maison.

Akaïtcho arriva le 22 mai en grand cortège. Il était précédé par son porte-étendard, et marchait avec la lenteur et la gravité d'un roi de théâtre. Tout son monde s'était barbouillé le visage de couleur rouge. « On tira des coups de fusil en son honneur, ainsi qu'il l'avait désiré ; mais on regretta bien de gaspiller ainsi la poudre. Quand on se fut assis en cercle, la pipe passa à la ronde, puis la jatte d'eau-de-vie et d'eau, ce qui fut suivi de l'offre de couvertures et de vêtemens de toutes les sortes. Akaïtcho prononça ensuite un discours qui annonçait la diminution de sa bonne volonté depuis le mois de mars précédent ; il proféra beaucoup de plaintes, il marqua de la défiance, et finit par refuser ce que l'on avait étalé devant lui. M. Wentzel lui démontra la futilité des motifs de ses reproches ; alors Akaïtcho dit que si nous persistions à vouloir longer la côte, nous péririons inmanquablement, et il invita fortement les voyageurs à se désister de ce projet. Cette partie

de sa harangue étant la répétition littérale des sentimens énoncés formellement par les interprètes, donna lieu de conclure qu'ils avaient soufflé à ce chef la conduite qu'il tenait en ce moment. On l'invita ensuite à dîner, suivant l'usage; il parut disposé à terminer avec les officiers dans le courant de la soirée, pourvu qu'on ajoutât quelque chose aux présens qu'on lui destinait, on tint bon; il fit quelques concessions, mais différa sa réponse définitive jusqu'à la venue de Hompé, son frère aîné. »

Celui-ci arriva deux jours après; son frère s'était tenu caché dans l'intervalle, sans doute parce qu'il sentait l'indignité de sa conduite. Une nouvelle conférence ne produisit rien; mais on s'aperçut avec plaisir que Hompé et un autre frère d'Akaïtcho blâmaient sa manière d'agir et l'accusaient d'avarice. Ils avaient amené avec eux grande compagnie, de sorte qu'il y avait, alors au fort, trente chasseurs, trente-une femmes et soixante enfans.

Des négociations s'ouvrirent encore le lendemain, Akaïtcho marqua de la mauvaise volonté et eut recours à tous les subterfuges imaginables pour obtenir une augmentation de marchandises; il supposait que l'on en tenait en réserve et que l'on ne voulait pas les lui montrer. Ses artifices échouèrent contre la volonté ferme de M. Fran-

klin. Les Indiens ayant parlé quelque temps entre eux, Akaïtcho demanda trois chaudières et quelques couvertures pour ajouter au présent destiné à ses chasseurs. On ne put lui accorder les chaudières, mais chacun des officiers promit de donner une couverture de son propre lit.

Après une nouvelle tentative pour avoir quelque chose de plus, Akaïtcho, voyant l'inutilité de ses efforts, se leva de très-mauvaise humeur, et dit à ses chasseurs : « Il y a trop peu de marchan-  
« dises pour que je vous les distribue; que ceux  
« qui ont l'intention de suivre les hommes blancs  
« à la mer les prennent. »

Ce discours était bien imprudent, car il mettait les chasseurs dans la nécessité de faire connaître leurs sentimens. Déjà un frère d'Akaïtcho et un guide avaient déclaré qu'ayant promis d'accompagner les blancs et de ne recevoir des marchandises qu'à son retour de la mer, ils tiendraient leur parole; en ce moment, les guides et la plupart des chasseurs en firent autant, et s'avancèrent pour qu'on leur remit une partie de leur présent. Cette démarche délivra M. Franklin d'une grande inquiétude, et il ne fit pas grande attention au chef qui se retira d'un air fort mécontent. Les chasseurs demandèrent alors des munitions à M. Wentzel, pour aller sur-le-champ à leur besogne, et elles leur furent distribuées avec plaisir.

Le lendemain Akaitcho fit sa paix avec M. Franklin; il accepta l'habillement qu'il avait refusé précédemment, cependant il essaya encore une tentative pour découvrir si les voyageurs ne feignaient pas d'être dépourvus des marchandises qu'ils possédaient réellement. Sa conduite en cette occasion, dévoila bien l'adresse et la persévérance avec lesquelles ces Indiens poursuivent un objet qu'ils ont à cœur, leur caractère avide et le peu de fond que l'on doit faire sur eux quand leurs intérêts sont contraires à leurs promesses. Sous ce rapport, ils ressemblent aux autres tribus des Indiens du nord; mais ils ne sont pas cruels, et leurs cœurs sont bien vite émus par le cri du malheur.

Le 1<sup>er</sup> juin M. Franklin qui avait formé le projet de faire partir son monde en plusieurs détachemens, notifia que le premier quitterait le fort le 4. On fit des ballots de marchandises; il aurait bien voulu envoyer les canots par cette occasion, mais le temps n'était pas assez chaud pour qu'on pût y travailler constamment sans courir le risque de briser l'écorce.

Au jour fixé, la première troupe se mit en route; elle était composée de quinze Canadiens dont trois conduisaient des traîneaux tirés par des chiens; dix-huit Indiens des deux sexes, sans compter les enfans, les accompagnaient. Akaitcho et ses chasseurs ne quittèrent le fort avec M. Richardson,

qu'à trois heures après midi. M. Franklin lui fit dire par M. Wentzel en présence des autres Indiens, qu'il le pria de faire un dépôt de vivres au fort Entreprise, avant le mois de septembre, afin qu'on pût les retrouver quand on reviendrait de la mer, si l'on prenait cette route.

La neige disparut rapidement le 7, le thermomètre ayant monté jusqu'à 18° R.; bientôt l'on n'en vit plus qu'au pied des collines. Un chasseur indien observa que la belle saison commençait de bonne heure. Elle parut au contraire très-tardive aux voyageurs qui étaient impatiens d'atteindre au but de leur voyage. Le 12 la rivière fut presque entièrement débarrassée de glaces; les Canadiens revinrent, et apportèrent des nouvelles de M. Richardson; il avait trouvé la neige très-profonde.

Lorsque l'on avait fait la distribution des vêtements et des couvertures aux Canadiens pour le voyage, on avait donné à chacun des interprètes eskimaux, un habit galonné; ce qui causa au plus jeune une si grande joie, qu'il semblait avoir perdu la raison.

L'appareil pour transporter les canots terminé, la troupe qui en était chargée décampa le 14 juin. Chaque canot était traîné par quatre hommes aidés de deux chiens. L'après-midi M. Franklin quitta le fort avec le reste de son monde, plein de joie

de marcher vers l'objet final de l'expédition.

La porte d'un des appartemens du fort dans lequel on laissait des choses que M. Wentzel devait prendre pour les expédier au fort Chipeouan, après avoir vu les voyageurs s'embarquer, fut solidement barricadée, et l'on attacha près de la porte un dessin représentant un homme qui tenait un poignard dans une attitude menaçante, afin d'empêcher les Indiens de l'enfoncer.

On traversa plusieurs lacs encore gelés, et l'on rencontra le lendemain le détachement des canots. Les nuits étaient extrêmement froides; le vent soufflait avec violence, il tombait de la neige; par malheur on ne trouvait pas toujours du bois pour faire du feu dans l'endroit où l'on campait.

On arriva le 21 à la tente de M. Richardson; elle était sur le bord du lac Point, près de la partie que traverse le fleuve Copper-Mine. La glace avait encore sept pieds d'épaisseur; excepté vers les bords, elle ne paraissait pas prête à fondre. Il était donc évident que si l'on s'arrêtait en ce lieu, jusqu'à l'instant de la débauche, on pourrait perdre tout espoir de réussite. M. Franklin prit en conséquence le parti de faire traîner le bagage sur le lac jusqu'à ce que l'on fût arrivé à un endroit de la rivière où l'on pourrait s'embarquer.

Akaïtcho était campé avec ses chasseurs près de M. Richardson. Le reste de sa tribu et les femmes

étaient allés sur les bords d'un lac au nord où ils comptaient passer l'été. On apprit avec beaucoup de peine que ce chef et sa troupe avaient déjà consommé toutes les munitions qu'on leur avait remises, et n'avaient contribué en rien à faire la provision de vivres. Heureusement M. Richardson avait, avec l'aide de deux chasseurs, préparé deux cents livres de viande broyée; c'était pour le moment la seule ressource sur laquelle on pouvait compter. M. Franklin, après avoir adressé des reproches à Akaïtcho, lui déclara qu'à l'avenir on ne lui donnerait des munitions qu'autant qu'il rapporterait du gibier.

La saison était singulièrement retardée sur les bords du lac Point, quoique l'on ne fût qu'à cinquante milles au nord du fort Entreprise; il tomba de la neige le 24; elle couvrait encore presque tout le terrain des environs. On partit le 25; les deux côtés du lac s'élevaient à 600 pieds au-dessus de la surface; il formait plusieurs bras qui se prolongeaient au nord.

Le transport des canots sur la glace fut extrêmement pénible; les hommes avaient les jambes enflées et les pieds écorchés, parce que la surface des lacs était extrêmement inégale. La tâche devint si fatigante, que M. Franklin fit laisser un canot en arrière. On traversa des rapides auxquels il fallut porter les marchandises par terre;

enfin le 30 on trouva le fleuve navigable. Les Canadiens s'embarquèrent; M. Franklin et les officiers continuèrent à marcher avec les Indiens pendant quelque temps. Ils entrèrent ensuite dans les canots qu'il fallut quitter de nouveau, parce que le fleuve traversait des lacs dont l'eau était gelée.

Lorsque l'état de la rivière permit de se rembarquer, l'on eut à se préserver des dangers que les rapides et les cataractes pouvaient faire courir aux canots; on devait alors les décharger, de même qu'aux endroits où le fleuve n'était pas assez profond. Le 5 on coupa le cercle arctique; le 7 on rencontra Crochet, le chef Indien qui avait promis d'attendre les voyageurs et de chasser pour eux; il avait tenu sa parole. M. Franklin, pour lui témoigner sa satisfaction, lui suspendit une médaille au cou et lui donna autant de munitions que l'exiguité de sa provision le lui permit. Ce brave homme, qui n'était pas un hableur comme la plupart des autres chefs, marqua la meilleure volonté d'être utile aux blancs, et regretta beaucoup de n'avoir pas une plus grande quantité de vivres à leur donner. Il accepta sans hésiter des mandats sur les agens de la compagnie du Nord-Ouest au fort Providence. Ensuite il acquiesça au désir de M. Franklin, en s'engageant à rester dans le voisinage de ce canton jusqu'à l'automne avec ses chasseurs, et à faire des dépôts de vivres sur

différens points jusqu'à la mer, dans le cas où l'on serait obligé de revenir par cette route. Ces cachettes devaient être désignées par des marques propres à les faire reconnaître. Le Crochet et ses compagnons, en quittant M. Franklin, lui témoignèrent une extrême inquiétude sur son sort futur; après lui avoir représenté les nombreuses difficultés qu'il aurait à surmonter, ils lui recommandèrent d'être bien sur ses gardes dans ses rapports avec les perfides Eskimaux. Ils l'exhortèrent aussi sérieusement à ne pas suivre pendant long-temps la côte de la mer, parce qu'ils craignaient que les voyageurs ne souffrissent beaucoup d'être exposés aux dangers d'une mer orageuse dans de simples canots, et d'avoir à endurer le froid de l'automne sur un rivage dépourvu de bois.

Le 11 juillet, M. Franklin et ses compagnons, suivis de quelques Canadiens et de tous les Indiens, descendirent à terre pour visiter les montagnes situées à l'ouest du fleuve et dans lesquelles Hearne avait trouvé du cuivre. Elles s'étendent de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Leur hauteur varie de 1200 à 1500 pieds; elles sont traversées par des vallées dans lesquelles coulent de petits torrens; ce fut dans ces fonds, parmi les rochers, que lon rencontra les meilleurs échantillons de métal; les guides les indiquaient comme ceux dans lesquels on devait chercher avec le plus